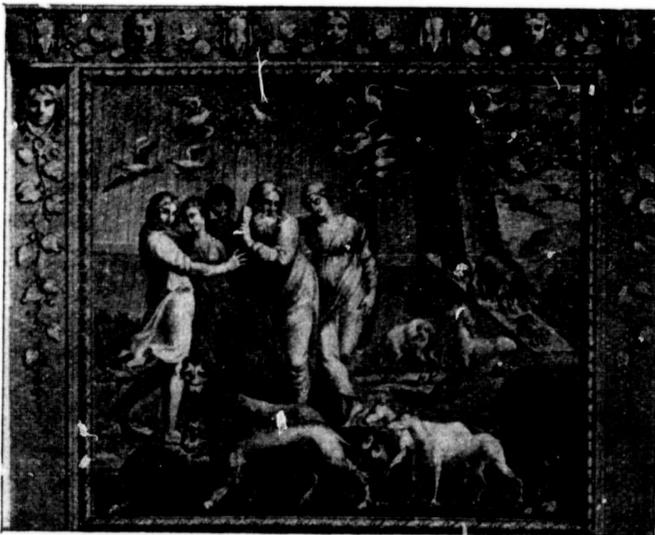


# Bulletin Eucharistique



## LA SORTIE DE L'ARCHE

L'an six cent un, le premier jour du premier mois, les eaux qui étaient sur la terre se retirèrent. Et Noé, ouvrant le toit de l'arche, vit que la surface de la terre s'était séchée. Le vingt-septième jour du second mois, la terre fut entièrement sèche.

Alors Dieu parla à Noé, et lui dit : "Sortez de l'arche, vous et votre femme, vos fils et les femmes de vos fils. Faites-en sortir aussi tous les animaux qui y sont avec vous, de toutes sortes d'espèces, tant des oiseaux que des bêtes, et de tout ce qui rampe sur la terre ; entrez sur la terre, croissez-y et vous y multipliez."

Noé sortit donc avec ses fils, sa femme et les femmes de ses fils. Toutes les bêtes sortirent aussi de l'arche, ainsi que les animaux et tout ce qui rampe sur la terre, chacun selon son espèce.

Gen. VIII, 13-19.

---

## CE QUE J'AIME A QUINZE ANS

**J'**AIME la fleur et la riche verdure  
 Que nous ramène un printemps radieux ;  
 J'aime l'oiseau, chantant sous la ramure  
 Son doux refrain aux airs capricieux.

**A**VOIR quinze ans, là douce chose,  
 C'est un âge vraiment heureux !  
 La vie alors est toute rose  
 Et chaque jour est radieux !

**J'**AIME sur l'onde une voile argentée ;  
 J'aime le chant des gais rameurs, le soir,  
 Quand le soleil, de la nue empourprée,  
 Jette un rayon, comme un doux Au revoir !  
 Quand, sur les flots, une barque se balance,  
 Je sens mon cœur d'ivresse tressaillir ;  
 Je chante alors un hymne d'espérance ;  
 En souriant, je rêve à l'avenir !

**J'**AIME en l'azur, une étoile brillante,  
 Bijou du ciel rayonnant ici-bas ;  
 Elle est pour moi, cette image charmante  
 Du doux regard qui surveille mes pas !  
 Oui, du ciel bleu, le regard de *ma Mère*  
 Me suit toujours, me garde et me bénit ;  
 Il est pour moi l'*Etoile* tutélaire,  
 Qui me dirige et toujours me conduit !

---

## Marie

**M**arie est un beau nom, je me plais à l'écrire.  
**A**près le doux Jésus qu'on veut toujours redire  
**R**ien ici-bas ne sonne mieux.  
**I**l est le premier mot que ma langue sut dire  
**E**t j'espère à jamais le célébrer aux cieus.



### A L'ÉCOLE NEUTRE ? JAMAIS !

Une pauvre femme de Lille venait de perdre son mari. Elle restait seule au monde avec un enfant de huit ou neuf ans. Le Bureau de bienfaisance lui donna quelques secours.

Mais un jour la malheureuse mère sentit plus que jamais les angoisses de la misère.

Un homme bien mis s'était présenté à la porte de sa triste mansarde. Était-ce pour lui apporter des consolations ? Hélas ! non. Cet homme sans cœur lui avait dit :

— Vous avez un enfant ?

— Oui, Monsieur.

— Et vous l'envoyez à l'école catholique ?

— Oui, Monsieur.

— Si vous ne le retirez pas de cette école pour l'envoyer à l'école neutre, vous ne recevrez plus aucun secours du Bureau de bienfaisance. Réfléchissez, et agissez sans retard.

Le Monsieur s'éloigna brusquement.

Que faire?... La pauvre femme réfléchit ; elle se dit : “ Si je retire mon enfant de l'école chrétienne pour l'envoyer à l'école protestante, j'expose son âme... Si je suis abandonnée par le Bureau de bienfaisance, c'est la mort pour moi et pour mon enfant... Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible qu'on torture ainsi le cœur d'une mère?... Il faut se décider... Mon Dieu, vous le savez, j'aime mieux mourir... Mais mon fils ? puis-je le laisser mourir, quand je puis lui sauver la vie?... Cependant, puis-je perdre son âme?... Mon Dieu ! mon Dieu ! venez à mon secours !...”

La mort dans l'âme, elle se lève, elle va à l'école des Frères, elle demande son enfant.

L'enfant accourt.

— Mon fils, dit la mère, prends tes livres, remercie le bon Frère qui te fait l'école, puis viens avec moi ; je vais t'amener à l'école protestante.

— A l'école laïque ! Mère, y pensez-vous?... Oh ! non, jamais !

Et l'enfant éclate en sanglots.

La mère qui, jusque-là, avait dissimulé sa douleur, ne peut retenir ses larmes.

— Mon fils, ajoute-t-elle en baissant la voix, il le faut ; sans cela on nous enlèvera le pain.

— Eh bien ! ma mère, reprend l'enfant avec énergie, je mangerai un peu moins de pain, mais j'irai à l'école où l'on apprend à connaître le bon Dieu !

Il avait raison le pauvre petit, car les enfants élevés à l'école sans Dieu vont grossir l'armée du crime et du vice, et meurent comme ils ont vécu.

---

### DICTION ANGLAIS

---

L'éducation bonne ou mauvaise, c'est le souffle qui fait germer des fleurs ou éclore des vipères.

---

## VŒUX DE FÊTE A UN PASTEUR

(PAR DE JEUNES ÉLÈVES.)

UN bel ange m'a dit que, *bientôt*, c'est ta fête ;  
Et moi, je veux t'offrir un bouquet de mon cœur :  
C'est l'unique cadeau que *le Seigneur* me prête ;  
Je te l'offre en ce jour, à toi, le bon Pasteur !

ET moi, j'ai vu *là-haut*, dans l'éternelle sphère,  
Bien près du bon Jésus, ton auguste Patron ;  
Et j'ai dit : *Saint Apôtre*, bénis notre Père ;  
Garde-le nous longtemps... Pour nous il est si bon !

ET moi, j'ai vu briller, au-dessus d'un beau trône,  
Un diadème fait de précieux rubis :  
Un mot était gravé sur la riche couronne :  
C'était ton nom, ô Père !... Ah ! je l'ai bien compris !

MAIS, ne va pas déjà jouir en la *Patrie* ;  
Reste-nous, tendre Père, et reste-nous longtemps !  
Vois grandir près de toi ta famille chérie,  
Et puis, pour son bonheur, ne t'en vas pas ; attends !

## LA VIOLETTE ET L'ENFANT

(FABLE EN PROSE.)

L'ENFANT. — Violette, tu me plais puisque je te cueille pour t'offrir à maman. Mais pourquoi te cacher ainsi sous les feuilles ? Sans le parfum que tu répands autour de toi, je ne t'aurais pas trouvée, ô ma charmante petite fleur !

LA VIOLETTE. — Parce que je veux être aimée et recherchée seulement pour mon odeur, comme la Vertu.

L'ENFANT. — Tu dis : "*Comme la Vertu.*" Est-ce une fleur comme toi la Vertu, ma douce Violette ?

LA VIOLETTE. — Oui, la Vertu est une fleur, mais une blanche fleur, plus précieuse que moi pour le monde.

L'ENFANT. — Où demeure-t-elle la Vertu, ma bonne petite Violette ?

LA VIOLETTE. — Elle demeure dans le cœur de l'enfant sage, dont elle fait un ange.

L'ENFANT. — C'est donc pour que je devienne un ange, que maman me dit toujours d'être sage ?

LA VIOLETTE. — Oui, sans doute, enfant, parce qu'il n'est point de châtement pour les anges ; il n'en est que pour les méchants !

---

### MÈRE !

---

Mère! . . . Mot tout rempli d'amour et de tendresse.

Mère! . . . Mot de douceur et de calme infini.

Mère! . . . Divin refuge où le ciel nous adresse,  
Quand notre cœur est plein de trouble indéfini.

Doux trésor de bonté, cher doux trésor béni,  
Bien suprême ignoré par notre maladresse,  
Bien que nous négligeons pour suivre notre ivresse,  
Bien que nous retrouvons lorsque tout est fini !

Mot de premier amour qu'on ne peut désapprendre !  
Charme divin, exquis, que l'on ne peut comprendre,  
Que lorsqu'on ne l'a plus toujours auprès de soi.

Tu restes toujours vrai, tu suis tout droit ta voie.  
Charme faible et très fort, bon, triste et plein de joie ;  
Car tu sais qu'on revient toujours auprès de Toi.

RENÉ LENTZ.

---

Ce sont les menteurs qui font des serments.

La colère, comme la faim, est mère des mauvais conseils.



Jésus se donne lui-même à nous, en nourriture.

## La Divine Eucharistie

La divine Eucharistie est par excellence le sacrement de l'amour de DIEU pour les hommes. Laisée libre de choisir elle-même la faveur la plus sublime qui lui pût venir du ciel, l'intelligence humaine n'aurait pas

conçu l'idée seule d'un tel bienfait. Un DIEU se donner comme ami, comme compagnon d'exil, que dis-je ? comme nourriture quotidienne, à sa chétive créature, qui l'eût imaginé jamais !

“ O l'adorable mystère ! s'écrie le vénérable Louis de Blois. O le sacrement par excellence ! O vous tous, tant que vous êtes, qui aimez DIEU, venez voir et admirer ! Étonnez-vous maintenant et laissez éclater les sentiments de votre cœur. Le Seigneur à exécuté au milieu de nous un prodige tellement ineffable, qu'en voulant le sonder avec piété on ne saurait ne pas perdre esprit, intelligence et forces, tant l'admiration serait profonde. Si quelqu'un, aidé de la grâce de DIEU, veut pénétrer les profondeurs d'un amour semblable avec les ressources insuffisantes de sa misérable nature, sans le moindre doute, son cœur enflammé se fondra comme la cire devant le brasier divin.

“ Ce Père miséricordieux n'a pu inventer rien de meilleur, rien de plus sublime : il s'est donné lui-même à nous, afin de nous faire connaître sa généreuse bonté, son immense amour ! O la salutaire nourriture, qui transforme les hommes en enfants de DIEU ! Pain désirable, Pain sacré, digne de toute adoration, vous nourrissez l'âme, vous fortifiez le cœur de l'homme, vous le remplissez d'allégresse ! ”

Telles sont les émotions des Saints, c'est-à-dire des plus grandes et plus nobles âmes qui aient passé sur la terre : quand ils parlent de JÉSUS au Sacrement, leur cœur brûle de reconnaissance, d'impatience de le posséder, d'amour pour ses célestes attraits,

## Invitation de Jésus

VENITE AD ME

Qui, c'est ta voix que j'entends, ô mon Maître,  
Ta douce voix qui charme tout mon être  
Et fait battre mon cœur !

Oui, je l'entends, aux jours de la souffrance,  
Elle me dit : " Enfant, prends confiance,  
" Je te rends le bonheur ! "

Ah ! viens à moi, quand l'épreuve te brise ;  
Viens sur mon cœur, quand ton âme agonise ;  
Pour toi, j'ai tant d'amour !

Viens à ton Dieu, le Jésus du Calvaire ;  
Il a goûté du fiel la coupe amère ;  
Donne-lui le retour !

Viens sur mon sein, pauvre brebis errante ;  
J'arracherai cette épine sanglante,  
Qui te fait tant souffrir !

Viens sans tarder à ton Pasteur si tendre ;  
Ah ! trop longtemps, il a daigné t'attendre !  
Pourquoi veux-tu périr ?

Viens dans mes bras, toi, mon enfant que j'aime ;  
Te retrouver m'est un bonheur suprême ;  
Laisse-moi t'enlacer !

Viens sans effroi ; c'est le plus tendre Père.  
Il connaît bien ton extrême misère :  
Mais il veut t'embrasser !

Oh ! viens à moi, pauvre âme si souffrante ;  
 Repose-toi... Sois humble et repentante,  
 Je veux tout oublier !

Tu fus coupable, et mon cœur te pardonne ;  
 Tu fus ingrate... et toujours je te donne !  
 Enfin, veux-tu m'aimer !

Oui, sois à moi... Sur la terre tout passe !  
 De son esclave un jour l'homme se lasse ;  
 Moi seul aime sans fin !

Oui, sois à moi !—Si parfois tu chancelles,  
 Relève toi ; mes gloires immortelles  
 Tu les auras, demain.

Oui, je me rends à Toi, mon divin Maître,  
 Garde-moi bien... Que je ne sois point traître ;  
 Mon Dieu ! plutôt mourir !  
 Je veux toujours être un enfant fidèle ;  
 Te donner tout : ma tendresse et mon zèle,  
 J'usqu'au dernier soupir !

### L'ANGE DE L'EUCCHARISTIE



UNE simple ouvrière de Saintes, appelée Marie Eustelle, trouvait dans l'humilité de sa condition un aliment continu à sa piété.

Elle s'était accoutumée à ne rien recevoir que de la main de JÉSUS ; et quand les choses indispensables venaient à lui manquer, elle ne se troublait ni ne s'agitait ; mais elle se tournait vers Dieu.

“ JÉSUS me voit, disait elle, il connaît mes besoins, il saura bien y pourvoir. ”—JÉSUS, en effet, n'a jamais trahi cette confiance ; et, s'il s'est fait parfois attendre un peu, jamais du moins il n'a abandonné sa servante.

Eustelle avait puisé sa douce espérance dans l'amour de l'EUCCHARISTIE. Tout en gagnant sa vie par le travail de ses mains, elle trouvait moyen d'entendre la Messe et de faire une visite au Saint Sacrement tous les jours, de communier souvent et de ne manquer jamais de faire oraison : son travail était une prière continuelle. Aussi fut-elle surnommée *l'Ange de l'EUCCHARISTIE*.

L'habitude de contempler l'adorable mystère de JÉSUS-HOSTIE, en développant dans son âme toutes les vertus, avait aussi développé les qualités de son esprit. Après la mort de Marie Eustelle, les lettres et divers autres écrits qu'elle a laissés ont été publiées par ordre de Mgr l'Evêque de la Rochelle, qui a pensé que les fidèles pouvaient puiser de l'édification et des lumières dans ces écrits d'une humble couturière de son diocèse.—Elle mourut à Saint-Palais de Saintes, en 1840.

Voici quelques-uns de ses sentiments, vraiment dignes des séraphins :

“ O sainte EUCCHARISTIE ! ô sainte EUCCHARISTIE ! que j'aime à répéter ces mots ! Que mon âme y trouve de délices !... C'est dans le Sacrement adorable de l'EUCCHARISTIE que se trouve l'amour ! C'est à cette source sacrée dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle, que nous devons étancher notre soif ; c'est à

ce tabernacle que nous devons aller chercher l'Agneau immaculé, qui seul peut rendre à notre âme la blancheur de son innocence première...

“ *Pauvre JÉSUS ! il n'est pas aimé, il n'est pas connu !... O aveuglement, ô stupidité de l'homme ! Que ne m'est-il donné de soumettre tous les cœurs au joug du saint amour !...* ”

“ O sainte EUCHARISTIE ! c'est toi qui m'enlèves ainsi à moi-même ; tu me transportes déjà dans la région céleste. Que je t'aime !... Tu fais mes délices ! tu me fais mourir, pour mieux revivre. Laisse-moi expirer à tes pieds : *la mort m'est un gain !...* ”

Qui n'admira ce langage dans une pauvre couturière, qui ne connut jamais d'autre école que le Cœur de JÉSUS ? Voici ce qu'elle écrivait à son directeur :

“ Je vis cet aimable Sauveur, il y a quelques jours, dans l'ostensoir ; il me montrait son Cœur divin... O JÉSUS ! donnez moi votre esprit, donnez moi votre Cœur, donnez-moi votre Amour... *C'est au pied du Tabernacle qu'on apprend la science de l'amour...* ”

Cette magnifique parole de Marie Eustelle nous indique, où il faut aller apprendre la science des Saints, la science d'aimer JÉSUS-CHRIST, l'unique science nécessaire.— Écoutons encore une fois cette âme séraphique :

“ O Sacrement de l'EUCCHARISTIE ! unique ambition de mon cœur, objet de tout ce je pense, de tout ce que je crois, de tout ce que je veux ! que ne puis-je te faire connaître ! Cher bon Maître ! ô JÉSUS ! c'est trop, c'est trop pour ce lieu d'exil ! suspends un peu

ces délices ineffables. O mon céleste ami ! tu m'enchaînes en quelque sorte sur cette terre étrangère ; mais c'est au pied de tes autels.

“ EUCHARISTIE ! ô doux cœur de mon âme ! ô ma vie ! ô l'âme de ma vie !... EUCHARISTIE ! que ce nom résonne délicieusement au-dedans de moi-même !...”

Elle terminait ordinairement ses lettres par le *Rendez-vous* dans le Cœur de JÉSUS.

Que les gens simples se consolent ; s'ils le veulent, ils peuvent lutter d'amour avec les Séraphins !...

---

### PERLES EUCHARISTIQUES

---

Le Froment céleste est comme semé à Bethléem, *maison du Pain*. Voyez-le sur la paille . . . Ses larmes sont l'humidité qui le fera germer ; il deviendra beau et chargé d'un grain abondant.—Bethléem est une colline en face de Jérusalem ; quand cet épi sera mur, il s'inclinera vers le Calvaire, où on le moudra, où il sera mis au feu de la souffrance, pour devenir le Pain vivant.

*P. Eymard.*

O Eucharistie ! Tu es mon bien, ma propriété ; je ne veux posséder que Toi. Plus de terre, plus de créatures, plus de moi-même : Jésus seul !

*Marie-Eustelle.*

On avance plus dans la perfection par les *petits sacrifices* journaliers que par les plus grandes résolutions.

---



### LES LOUANGES DIVINES

*Le roi David figure Jésus-Christ, sur lequel l'Esprit-Saint se répand en plénitude. Deux chœurs de religieux s'unissent au Verbe incarné, et, s'accompagnant de leurs harpes, chantent de concert les louanges de Dieu.*

## Les louanges divines

---

M. Olier, dont l'âme était si remplie de l'esprit de religion, recommandait souvent à ses ecclésiastiques de se rappeler, qu'en récitant l'office divin ils agissaient au nom de l'Église, ou plutôt au nom de Jésus-Christ, qui voulait se servir de leurs bouches et de leurs cœurs, comme d'autant d'instruments, afin de louer par son Esprit, répandu en eux, la Majesté de son Père.

Pour rendre cette idée plus sensible, il fit graver, sur les dessins de Le Brun, une estampe forte belle, reproduite dans la page ci-contre.

Jésus-Christ est *le parfait adorateur* de Dieu, et la louange totale des grandeurs divines. Néanmoins, afin de multiplier ses hommages et de manifester l'ardeur de son zèle, l'Homme-Dieu s'associe, dans tous les temps et dans tous les lieux, les esprits les plus élevés, les cœurs les plus saints, les lèvres les plus pures, et il en fait ses organes.

Toutes ces lèvres, tous ces esprits, tous ces cœurs louent Dieu avec Lui et ils le glorifient par Lui ; tandis que ces âmes religieuses prononcent la formule qui exprime ses sentiments, le Verbe incarné offre à son Père ces sentiments dans le fond de son âme, et il les communique par sa grâce à ceux qui les lui expriment.

Ce ne sont donc pas simplement des membres de Jésus-Christ qui prient, chacun à part, tandis que le Sauveur règne au ciel dans l'impassibilité de la béatitude ; c'est Jésus-Christ lui-même, priant par ses

fidèles ; c'est le Pontife Suprême, le Prêtre unique et éternel, qui continue à honorer, à bénir, à louer son Père, par les lèvres et les cœurs des âmes chrétiennes qu'il s'est associées dans l'expression de ses louanges.

*Réflexion.*—Pourquoi donc les offices liturgiques de l'Église, comme la grand'messe, les Vêpres, etc., sont-ils aujourd'hui si généralement délaissés?—C'est parce que les fidèles n'en comprennent pas assez l'excellence et l'efficacité !

*Résolution.*—J'assisterai désormais plus souvent et mieux aux offices religieux ; j'aimerai à entendre chanter les louanges divines ; je m'unirai au moins de cœur à ce concert de voix, me rappelant que Jésus-Christ le préside et répand son Esprit dans ses membres.

### DIEU.

L'Éternel est son nom ; le monde est son ouvrage ;  
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,  
 Juge tous les mortels avec d'égales lois,  
 Et du haut de son trône interroge les rois.  
 Des plus fermes états la chute épouvantable,  
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.  
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?  
 En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :  
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;  
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.  
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;  
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble :  
 Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,  
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

RACINE.

## Les perfections de Dieu

(SAINT AUGUSTIN.)

“ Qu’êtes-vous donc, mon Dieu ? Qu’êtes-vous, sinon le Seigneur Dieu ? Car quel autre seigneur que le Seigneur, quel autre dieu que notre Dieu ?

“ O Dieu infiniment grand, infiniment bon ; infini dans votre puissance, dans votre miséricorde, dans votre justice ; invisible et présent à la fois en tous lieux ; incomparable dans votre bonté, et invincible dans votre force ; toujours le même, et toujours incompréhensible ; immuable en vous même, et changeant tout ce qui n’est pas vous-même ; jamais nouveau, jamais ancien ; conduisant d’une main invincible les superbes à leur fin ; toujours en action, toujours en repos ; amassant sans besoin ; donnant à toutes choses l’être, la conservation, l’accroissement, la perfection ; nous cherchant dans votre amour, quoique rien ne manque à votre puissance.

“ Vous aimez, Seigneur, mais sans passion ; vous êtes jaloux, mais sans inquiétude ; vous vous repentez, mais sans douleur et sans tristesse ; votre colère est calme et tranquille ; vous changez vos ouvrages, vous ne changez pas vos desseins ; vous recouvrez ce que vous n’avez pu perdre ; possédant tout, vous voulez encore posséder nos cœurs ; infiniment libéral, vous exigez que nous vous rendions avec usure ; vous nous rendez capables d’œuvres de surrogation pour vous faire notre débiteur ; et pourtant, qu’avons-nous qui ne soit à vous ? ” *Confessions, liv. I, ch. IV.*

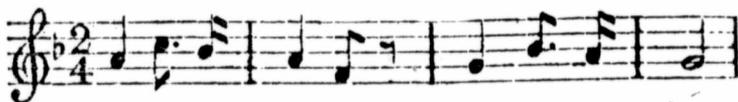
---

## A NOTRE-DAME

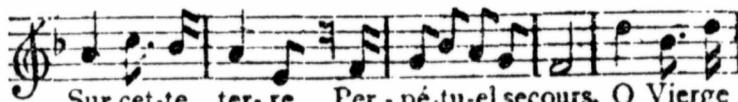
DU PERPÉTUEL SECOURS.

REFRAIN.—*Moderato.*

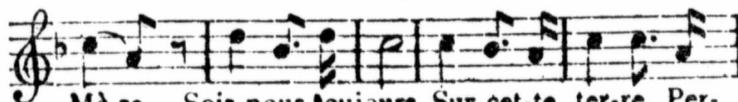
Musique de M. le Baron d'ETCHEVERRY.



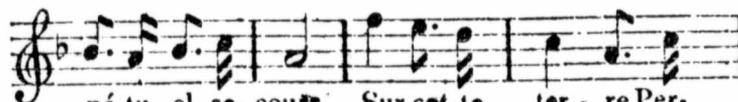
O Vier-ge Mè-re, Sois nous tou - jours



Sur cet-te ter-re Per - pé-tu-el secours. O Vierge

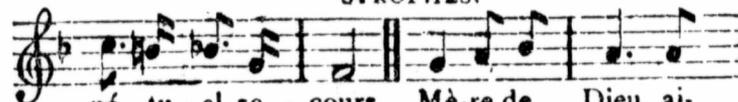


Mè-re, Sois-nous toujours Sur cet-te ter-re, Per-



pé-tu-el se-cours. Sur cet-te ter-re Per-

## STROPHES.



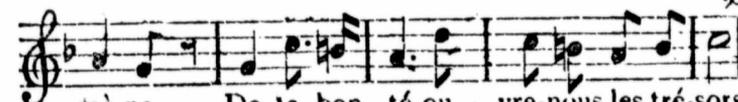
pé - tu - el se - cours. Mè-re de Dieu, ai-



ma-ble Souve - rai-ne, A ton Au - tel vois



nos joyeux transports, Mais à tes pieds où la foi nous a-



mè-ne, De ta bon - té ou - vre-nous les tré-sors.

2

C'est vers ton Cœur, compatissante Mère,  
Que nous crions dans nos maux incessants.  
Sans ton secours, dans ce lieu de misère,  
Que deviendraient tes malheureux enfants ?

3

Calme les flots sous la barque de Pierre,  
Donne à l'Eglise une ère de bonheur ;  
Sous ton manteau protège le Saint-Père,  
Contre les traits de l'enfer en fureur.

4

Du cœur brisé dont nul ne se soucie,  
Qui reste seul, en s'abreuvant de fiel,  
Viens consoler les heures d'agonie  
En lui montrant ce qui l'attend au ciel.

5

De ceux encor dont l'existence entière,  
N'est qu'un tissu de maux, d'infirmités,  
Sois le soutien ; et, dans leur coupe amère,  
Verse le miel, le miel de tes bontés.

6

Au faible enfant, dont la voix gémissante  
Appelle en vain la mère qui n'est plus,  
Donne l'appui de ta main caressante,  
Soutiens ses pas, ô Mère de JÉSUS.

7

Vierge, oh ! surtout dans le sentier du crime,  
Daigne arrêter le pécheur malheureux ;  
Préserve-le de tomber dans l'abîme,  
Sur son malheur fais qu'il ouvre les yeux.

---

La Prière est le plus sublime des privilèges de  
l'homme, parce que c'est celui qui permet à l'homme  
de parler à Dieu.

*De Lamartine.*

## UNE CONVERSION

Un converti racontait son histoire en ces termes, au chapelain de l'église du Vœu National :

Né de parents juifs, a-t-il dit, je suivis d'abord leur religion ; cependant mon cœur n'était pas satisfait. Le Talmud me promettait Dieu, mais ne me le donnait pas ; je sentais le besoin de posséder Dieu ! Un jour, chez un de mes amis, je rencontrai un jeune homme dont les manières affables et le langage religieux me charmèrent ; je lui parlai avec confiance de mes aspirations. C'était un ministre protestant ; il se mit à parler du Christ avec une conviction qui me gagna ; je me fis protestant. Mais je ne tardai pas à éprouver de nouveau le même vide intérieur ; je n'avais pas trouvé Dieu ! Ne sachant alors que faire, je tombai dans l'indifférence religieuse. Un jour, une circonstance m'amena avec un de mes amis dans une église catholique ; je remarquai beaucoup de lumières autour de l'autel, et à peine fus-je entré que je me sentis pénétré d'une impression impossible à exprimer ; c'était une sorte de voix intérieure qui me disait : Dieu est là ! Ne sachant pas à quoi attribuer cela, en sortant de l'église, je fis part de mes sentiments à mon compagnon ; c'était un bon catholique : " Ne soyez pas surpris de ce que vous avez éprouvé, me dit-il : nous sommes entrés dans une église où le Saint Sacrement est exposé ; " et il m'expliqua le dogme de la présence réelle. Je compris aussitôt que j'avais trouvé Dieu, et je me fis catholique. Depuis lors, j'aime à venir communier à Montmartre, pour remercier le Sacré-Cœur.

**FAUT-IL ALLER AU THEATRE ?**

C'est Alexandre Dumas, qui répond lui-même, dans une lettre où il dédiait " au public " une de ses pièces :

*" Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes. Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu. Partout où l'on constate l'homme, il y a une nudité qu'il ne faut pas mettre devant tous les regards ; et le théâtre ne vit, plus il est élevé et loyal, que de cette constatation. Nous avons à nous dire là, entre grandes personnes, à qui la vie réelle en a déjà appris long, nous avons à nous dire des choses que les vierges ne doivent pas entendre.*

*" Finissons-en avec l'hypocrisie de ce mot " C'est immoral," qui ne saurait s'adresser à nous ; et sachons bien que le théâtre, étant la peinture ou la satire des passions et des mœurs, il ne peut jamais être qu'immoral, les passions et les mœurs moyennes étant toujours immorales elles mêmes."*

Nous n'ajouterons rien à un tel jugement signé d'un tel nom ; il nous suffira de le signaler aux pères et aux mères de familles, qui veulent que leurs enfants soient et restent *vierges*, en ne devenant pas la proie du vice ou de passions secrètes ?

De l'aveu de M. Alexandre Dumas, le théâtre ne peut être qu'immoral ;

Car on voit et on dit en ce mauvais lieu des choses que les vierges ne doivent ni regarder, ni entendre ;

Enfin, il ne faut jamais y mener sa fille, ni y aller soi-même.

## Propphétie d'un Saint

Le B. Angelo d'Acari, l'apôtre des Calabres, auquel l'Italie méridionale doit l'institution des Quarante-Heures et qui composa l'*Horloge de la Passion*, mourut en 1739.

Les nombreux miracles, opérés par son intercession, firent aussitôt instruire sa cause et il fut béatifié, en 1825, par le Pape Léon XII.

On lit dans les Actes de sa béatification que, se trouvant déjà sur son lit de mort, il prononça d'un ton solennel ces remarquables paroles, qui doivent être réconfortantes pour nos cœurs de catholiques.

*“ France ! France ! C'est saint Denis l'Aréopagyte, qui par ordre de la Sainte Vierge, est venu y planter la foi ; rien jamais ne pourra la déraciner. ”*

Et il ajouta : *“ La France, l'Espagne, l'Empire, (Autriche et Italie), sont aussi nécessaires à l'Eglise sur la terre, que la Sainte Trinité est nécessaire au ciel. ”*

Espérons que ces nations échapperont aux vampires de la juiverie, de la franc-maçonnerie, de l'incrédulité ou du paganisme !

— En occupant une île, l'Espagnol bâtit d'abord une église, le Français une caserne, le Hollandais un magasin et l'Anglais un débit de boissons. ” *Proverbe.*

LA RÉPONSE D'UN MARIN. — Un vieux capitaine de navire, retiré à Aix, et membre de l'Adoration nocturne, venait de recevoir le Saint Viatique.

— Comment allez-vous ? lui demande-t-on ?

— Ça va bien, dit-il ; le pilote est à bord !



### SIMPLICITE CHRETIENNE.

Laissez les petits enfants venir à Moi...

*"...Quiconque ne recevra point le Royaume de Dieu avec la simplicité d'un enfant, n'y entrera point... — Et gardez-vous de mépriser ces petits, car leurs Anges voient la face de mon Père..." — ...Et, les ayant embrassés, IL LES BÉNIT. (SS. Ev.)*

## Moyens

POUR ARRIVER À LA PERFECTION

1. DANS LA CONDUITE : uniformité, droiture, modestie, prudence, douceur, fermeté.
2. DANS LES CONVERSATIONS : gaieté sans dissipation, retenue dans les paroles, oubli de soi, peu d'avis.
3. DANS LES FAUTES : humble et sincère aveu, douleur profonde sans abattement, recours à Dieu, abandon à sa miséricorde.
4. DANS L'USAGE DES SACREMENTS : pureté de cœur et d'intention, détachement des goûts sensibles, foi vive, ferveur pratique.
5. AVEC DIEU : confiance filiale, étude amoureuse de ses volontés, attente paisible de ses moments, obéissance prompte, généreuse et sans réserve.
6. AVEC LE PROCHAIN : cordialité, prévenance, support, complaisance sans bassesse, déférence sans flatterie, condescendance sans respect humain.
7. AVEC SOI-MÊME : justice exacte, abnégation effective et soutenue, patience à toute épreuve.
8. POUR SON CORPS : soin modéré, rigueur discrète, sobriété en tout.
9. POUR SON IMAGINATION : tranquillité inaltérable dans ses écarts, mépris de ses fantômes, diversion dans ses importunités.
10. POUR SON ESPRIT : défiance sage de ses lumières, heureuse ignorance de son mérite, usage saint de ses talents.

11. POUR SON CŒUR : fidélité à en bannir toute espèce de trouble, vigilance sur tous ses mouvements, sacrifice de tout ce qui s'oppose au bon plaisir de Dieu.

12. VIE DE FOI, c'est-à-dire conformité entière avec Jésus-Christ dans le langage, les pensées, les sentiments, les œuvres, et dépendance continuelle de son esprit et en toutes choses.

*Cette vie surnaturelle a pour principe une union intime à Dieu, qui ne se trouve guère que dans des âmes vraiment simples ; car c'est aux simples, dit le Sage, que le Seigneur se communique. Et David s'écriait : " Je sais, mon Dieu, que vous aimez la simplicité."*

### LE CLOCHER

Qu'est-ce que le clocher ? C'est :

1° *Un porte-étendard.* Il porte la croix du Sauveur ; or l'étendard est toujours élevé et flotte sur la tente du général.

2° *Un guide,* ou un point de ralliement au voyageur égaré et au chrétien dévoyé.

3° *Une forteresse,* à l'instar des vieilles tours ; mais le clocher est une forteresse spirituelle.

4° *Un indicateur,* qui indique la présence du Dieu de l'Eucharistie, comme le drapeau, flottant au-dessus d'un palais, indique la présence du souverain ; il rappelle à nos esprits distraits ce Dieu permanent au milieu de nous.

5° *Un chanfre,* de nos joies et de nos tristesses ; il chante nos fêtes, notre naissance, notre première communion, notre mariage, notre mort.

6° *Une flèche*, qui s'élançe vers le ciel et nous dit que nous ne devons tenir à la terre que du pied.

7° Enfin, le clocher, est non une *Tour de Babel*, monument de division, mais *un monument de charité*, d'amour de Dieu et d'union fraternelle, à l'ombre duquel tous les membres de la famille paroissiale s'assemblent, participent aux mêmes avantages spirituels et s'aiment comme des frères.

---

## Les Servantes de Dieu

EN CANADA.

V. HOPITAL-GÉNÉRAL, DE QUÉBEC (1693).

**C**ET établissement fut fondé, le 1<sup>er</sup> Octobre 1692, par Mgr de St Valier, deuxième Evêque de Québec, qui acheta dans cette intention le Couvent de Notre-Dame des Anges, appartenant aux Récollets. L'Hôpital-Général a pour but spécial de recueillir et de servir les pauvres infirmes des deux sexes. Les premiers sujets de cette nouvelle institution furent quatre Religieuses Hospitalières de la miséricorde de Jésus, de l'ordre de St Augustin, tirées de l'Hôtel-Dieu de Québec. Elles prirent possession de la nouvelle fondation, le 1<sup>er</sup> Avril 1693, tout en restant dépendantes de la Maison-mère, jusqu'en 1701. Alors seulement l'Hôpital-Général forma un établissement distinct de l'Hôtel-Dieu, et se caractérisa en adoptant, par-dessus le même costume, une croix d'argent. En 1717, les Religieuses de l'Hôpital-Général admirent chez elles les femmes repenties et les aliénés,

en outre des pauvres invalides et infirmes. En 1725, elles ouvrirent un pensionnat pour l'éducation des jeunes personnes.

“ L'Hôpital-Général, disait Charlevoix, est la plus belle maison du Canada, et elle ne déparerait point nos plus grandes villes de France. Les Pères Récollets occupaient autrefois le terrain où elle est située. M. de St Valier les a transférés ailleurs, a acheté leur emplacement, et y a dépensé cent mille écus, en bâtiments, en ameublements et en fondations. Le prélat fondateur a son appartement dans la maison, et y fait sa résidence ordinaire. Il a loué son palais, qui est encore son ouvrage, au profit des pauvres.

“ Il ne dédaigne même pas de servir d'aumônier à l'hôpital, aussi bien qu'aux Religieuses, et il en remplit les fonctions avec un zèle et une assiduité, qu'on admirerait dans un simple prêtre. Des artisans ou autres, à qui leur grand âge ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie, sont reçus dans cet Hôpital jusqu'à concurrence du nombre de lits qui y sont fondés, et trente Religieuses sont occupées à les servir. La plupart sont filles de condition, et comme ce ne sont pas les plus aisées du pays, le prélat en a doté plusieurs.”

Lors de la guerre qui se termina par la conquête du Canada par les Anglais, un grand nombre de soldats, venus de France et qui avaient contracté la peste à bord des navires, furent soignés avec un zèle admirable à l'Hôpital-Général, et dix Religieuses succom-

bèrent au mal affreux qu'elles avaient contracté en les soignant.

“ Cette perte, a écrit une des Religieuses, nous mit hors d'état de pouvoir secourir seules tous les endroits qu'occupaient les malades. Le saint Evêque (de Pontbriand) nous fit venir dix Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec, qui, pleines de l'esprit de leur vocation, nous ont édifiées par leur régularité et secourues avec un zèle infatigable, tant de jour que de nuit, à tous les services qu'il fallait rendre aux malades. Notre reconnaissance n'a fait qu'augmenter pour cette communauté, et renouveler le désir que nous avons toujours eu de bien vivre avec elle.” Ainsi, dans la sainte milice des servantes de Dieu et des pauvres malades, le poste du danger est toujours le poste de l'honneur ; et les diverses communautés se prêtent des sujets pour prendre la place des religieuses, mortes au chevet des mourants, comme dans un combat. Les différents régiments d'une même armée s'entr'aident fraternellement, pour remplir les vides faits dans les rangs par le feu de l'ennemi.

En 1759, pendant le siège de Québec, la situation de l'Hôpital-Général, à une petite distance hors de la ville, le rendit le refuge de deux Communautés religieuses.

Les sœurs de l'Hôtel-Dieu et les Ursulines se retirèrent à l'Hôpital-Général, pour éviter les horreurs du bombardement ; et elles y furent reçues avec la plus tendre cordialité. Selon les vicissitudes de la guerre, on y envoyait tantôt les blessés Anglais, tantôt les blessés Français ; et l'Hôpital-Général dut recueillir

à la fois plus de mille de ces infortunés. Il fallut dresser des lits jusque dans l'église et la chapelle, en ne réservant pour le Saint Sacrifice qu'une partie du cœur, où les Religieuses de trois Communautés venaient s'entasser pour puiser, au pied de l'Autel, la force et la résignation au milieu de leurs épreuves. Elles acceptèrent avec une parfaite sérénité la gêne et des privations de toute espèce. Dans la *Relation du siège*, dont nous avons parlé plus haut, nous voyons que, pendant qu'elles étaient ainsi entourées de soldats protestants, qui les pillaient ou les menaçaient sans cesse : " Notre plus grand chagrin, dit la Religieuse, " était de les entendre parler pendant la Sainte Messe." Admirable simplicité, qui caractérise à merveille la piété naïve et l'abnégation de ces bonnes Sœurs.

Après la prise de Québec, les Hospitalières et les Ursulines retournèrent en ville ; mais, dit la relation déjà mentionnée, " Ce ne fut pas sans verser des larmes " que se fit ce départ. L'estime, la tendresse, l'union " que cela avait renouvelé, par le long séjour qu'elles " avaient fait avec nous, rendit cette séparation des " plus sensibles." Ce qui rendait les larmes plus abondantes, c'est que les Ursulines laissaient loin d'elles deux de leurs Sœurs, décédées à l'Hôpital-Général pendant le siège. L'une d'elles, Sœur Marie Charlotte de Muy, fille de Nicolas Danneau de Muy, gouverneur du Mississipi, et de Dame Marguerite Boucher, mérite d'être mentionnée comme ayant écrit, pour l'édification de sa communauté, un abrégé de la vie de Mme de Pontbriand, mère du sixième évêque de Québec.

Le prélat possédait le manuscrit de la vie de cette sainte dame, écrit par son directeur Dom Trottier. Il en faisait parfois faire lecture dans les Communautés ; mais il n'avait pas voulu en laisser prendre copie aux Ursulines. Par une pieuse ruse la Mère de Muy, dite de Ste Hélène, écrivit de mémoire ce qu'elle put se rappeler des édifiants détails de la vie de Mme de Pontbriand, et son manuscrit a été récemment découvert à l'Hôpital-Général de Québec, tandis que le manuscrit de Dom Trottier était retrouvé au Séminaire de Montréal. Mgr de Pontbriand, mourant chez les Sulpiciens, leur laissa sa bibliothèque et ses papiers, pendant que les déplacements, causés par le siège de Québec, mettaient entre les mains des Hospitalières le travail d'une Ursuline.

Une dépouille plus illustre, qui repose aussi à l'Hôpital-Général, c'est celle de Mgr de St Valier, fondateur et généreux bienfaiteur de cette établissement. Le prélat y mourut, en 1727, et voulut y reposer au milieu de ses filles spirituelles, comme saint François de Sales au milieu des Mères de la Visitation d'Annecy.

Sont sorties de cette communauté deux maisons nouvelles : l'Hôpital du Sacré Cœur, fondé à Québec, en 1873 ; et l'Hotel-Dieu de St Valier, fondé à Chicoutimi, en 1884.

Au mois de juillet 1893, deux Sœurs sont parties pour l'Afrique ; et au mois de septembre, deux autres religieuses sont allées rejoindre leurs premières Sœurs, missionnaires dans la ville de Durban, au Natal.

---



## LE PETIT GRAND DE PRAGUE

**T**EL est le nom, sous lequel est surtout connue la statue miraculeuse honorée à Prague, et les statues ou images semblables, auxquelles le divin Enfant a daigné communiquer les mêmes privilèges.

Le nombre des grâces, des conversions, des guérisons obtenues par les personnes, qui ont eu recours à ce moyen providentiel, est incalculable.

C'est pourquoi, le *Bulletin Eucharistique*, à partir de ce jour, consacrera chaque mois quelques pages à la gloire de l'*Enfant Jésus de Prague*.

Disons aujourd'hui quelques mots seulement sur l'origine de cette dévotion.

Le 8 novembre 1620, l'empereur d'Autriche, Ferdinand II, remporta sur les huguenots confédérés la célèbre victoire de la Montagne Blanche. C'était au cri de guerre "*Maria! Maria!*" que les troupes catholiques avaient marché à

l'ennemi. Ce cri leur avait été inspiré par le vénérable P. Dominique de Jésus-Marie, religieux Carme, qui accompagnait l'armée, exhortant les soldats et assistant ceux que les balles protestantes avaient atteints. Le choc entre les deux armées fut terrible ; cependant trois heures suffirent pour mettre en déroute plus de cent mille ennemis.

Le Père Dominique, attribuant à Marie toute la gloire de cette victoire, se rendit à Vienne, auprès de l'empereur, et lui montra un petit tableau que les hérétiques avaient indignement profané au château de Strakonitz. Ce tableau représentait la naissance du Sauveur : au premier plan, était la sainte Vierge, agenouillée devant l'Enfant-Dieu ; derrière elle, saint Joseph tenait une lanterne ; dans le fond, on voyait deux bergers. Tous ces personnages, à l'exception de l'Enfant Jésus, avaient les yeux crevés.

Dominique, le cœur navré, demanda à l'empereur la permission d'emporter à Rome cette image, dont il jura de relever le culte. Ferdinand y consentit volontiers, et voulut même que le trésor impérial fournit une large contribution, destinée à seconder la piété du religieux.

De plus, en reconnaissance de la victoire, Sa Majesté résolut de fonder plusieurs monastères de l'ordre du Carmel, dont l'un fut établi à Prague, avec le nom commémoratif de Sainte-Marie de la Victoire.

Toutefois, après que l'empereur eut quitté Prague, le monastère tomba peu à peu dans un dénûment si complet que le pain même manqua souvent au réfectoire.

Les religieux ne s'en plaignirent jamais ; aussi leur confiance en la divine Providence, qui nourrit les oiseaux, fut un jour récompensée d'une manière singulière.

En 1628, une pieuse princesse, du nom de Prolixina de Lobkonitz, qui avait suivi de près les détails de la fondation de Prague, se sentit inspirée de venir en aide aux religieux. Elle recourut à un moyen, qui semble ridicule et puéril aux soi-disants esprits-forts de notre temps : elle possédait, parmi ses souvenirs de famille, une gracieuse

statuette, en cire, d'un pied et demi de hauteur, représentant le *divin Enfant Jésus*.

S'étant présentée au parloir avec ce petit trésor, Prolixina l'offrit au Prieur, en lui disant : " Mon père, je vous donne ce que j'ai de plus cher au monde. *Honorez bien cet Enfant Jésus, et vous ne manquerez de rien.*"



La petite statue, richement habillée, fut reçue avec joie, et placée avec respect dans l'oratoire du noviciat. Dès lors, les promesses de la princesse se vérifièrent ; la communauté vit toutes sortes de bénédictions temporelles et spirituelles affluer dans le couvent.

(A suivre.)

Les calomnieurs s'en prennent volontiers aux hommes de mérites ; on jette des pierres aux arbres chargés de fruits.

## La dévotion au saint Enfant Jésus

LA dévotion, qui a pour but d'honorer les mystères de la divine Enfance de Jésus et de faire imiter les vertus dont Jésus Enfant a donné l'exemple, n'est pas seulement la dévotion des petits enfants, des simples ou des ignorants ; elle convient à tout le monde, parce que Jésus est digne de nos adorations, aussi bien dans sa crèche que sur le Calvaire, au Saint Sacrement ou dans le Ciel.

Si nous ne devenons *petits* par les vertus d'humilité, de candeur, d'obéissance, de pureté, d'innocence... nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux.

Du reste, la dévotion à Jésus Enfant se rencontre dans la vie des plus grands Saints. Déjà, plusieurs siècles avant la naissance du Sauveur, Isaïe contemplant avec ravissement cet Enfant nouveau-né, *Emmanuel*, Dieu puissant, Prince de la paix.

La sainte Vierge, saint Joseph, les bergers et les Mages, ne furent-ils pas les premiers dévôts de Jésus Enfant ?

Qui ne connaît les séraphiques tendresses de François d'Assise, construisant une crèche dans la forêt de Greccio ? Saint Antoine de Padoue, "le semeur de miracles", n'est-il pas constamment représenté, portant l'Enfant Jésus dans ses bras ou debout sur son livre d'Imitation ? Saint Bernard, saint Liguori et tant d'autres grands Saints n'ont-ils pas exalté la grâce du Verbe fait chair, à la fois tout petit et tout aimable ?

Sainte Thérèse, cette illustre amante de Jésus, a placé toutes ses fondations sous la protection spéciale du divin Enfant, roi du Carmel ; c'est Lui qui préside aux récréations, aux exercices du noviciat, aux cérémonies de vêtue et de profession.

Le cloître semblerait trop froid à la nature ; la vie de pénitence continuelle, d'abnégation, d'humilité... serait trop dure, si on n'avait un modèle sous les yeux. Mais les

exemples de Jésus Enfant, travaillant de ses divines petites mains qui soutiennent le monde, vivant constamment de la vie de solitude et d'obéissance, rendent les austérités du Carmel plus douces, l'humilité plus facile, l'obéissance plus agréable ; car, si le Dieu du Calvaire inspire la contrition et la confiance, le Dieu de la crèche provoque la tendresse et l'amour.

Après cela, y a-t-il lieu de s'étonner que la divine Providence ait choisi une maison du Carmel, à Prague, pour faire revivre avec éclat la dévotion à Jésus Enfant et la propager dans le monde entier, sous cette forme si aimable du *Petit Grand de Prague*, qui nous dit à la fois la royauté de Jésus, sa bonté bénissante, sa puissance universelle, sa grâce inépuisable !

---

## BIENFAITS DE L'ENFANT JÉSUS

---

MONTREAL, juin 1898.

Veillez s'il vous plaît, annoncer dans le Bulletin eucharistique une guérison obtenue par l'invocation de l'Enfant Jésus de Prague.

M. S.

*Autre faveur.*—Un bébé de quinze mois, en proie à de fréquentes convulsions et à de terribles étouffements, n'a plus éprouvé de crise, depuis le jour où il a été consacré à l'Enfant Jésus de Prague, après une neuvaine.

*Autre faveur.*— Une personne, souffrant de grandes douleurs dans la nuque et le dos, guérie le troisième jour d'une neuvaine de prières à l'Enfant Jésus. "Honneur amour, reconnaissance à notre cher petit Roi, l'Enfant Jésus de Prague.

*Autre faveur.*—Une Supérieure de communauté, éprouvant de vives souffrances dans le genou droit, au point de ne pouvoir marcher, guérie presque instantanément, à la fin d'une neuvaine au divin Enfant.

Sr J.

*Autre faveur.*—Heureux examens, subis par un candidat.

## CONCOURS DE SEPTEMBRE

### CHARADES.

- I.—Sur mon premier, lecteur, majestueux repose  
De l'édifice humain le plus bel ornement,  
Craignez-vous mon second? Tenez la porte close :  
Nul ne l'a jamais vu, tout le monde le sent.  
Comme autrefois Noé dans l'arche du déluge,  
La vertu dans mon tout va chercher un refuge.
- II.—Sur quatre pieds je suis de pierre,  
Tête en moins une prière.
- III.—L'oiseau s'élève, l'homme s'abaisse  
Par mon premier.  
Quand vous avancerez dans mon dernier,  
De moins en moins, lecteur,  
Vous serez mon entier.

### RÉSULTAT DU CONCOURS DE JUILLET-AOUT.

- I. *Cor-fou*. — Mlle Adélaïde Langlois, St Roch de Québec.  
II. *Cruche, ruche*. — Mlle E. Montreuil, Montréal.  
III. *Charité*. — Mlle M.-A. Latrémouille, Montréal.

*Nota.* — Nous avons encore un certain nombre de numéros des mois de juillet et août, qui commencent la seconde série de l'année 1898.

*Nota.* — Nos zélateurs et nos zélatrices vont, espérons-nous, continuer à favoriser la diffusion du *Bulletin Eucharistique* ; après les vacances, il va même y avoir une grande recrudescence de zèle.

*Nota.* — Toutes communications doivent être adressées à la boîte du *Bulletin Eucharistique*, ainsi qu'il suit :

*Boîte du Bulletin Eucharistique,  
B. P. 2261, Montréal.*

